

Au fil du Nil

Un reportage de Boris Schreiber

L'aéroport du Caire à minuit : une oasis fertile et les avions poussent sous les palmiers. Un croissant de lune posé dessus transforme l'oasis en boîte de loukoums. Contrastes ? Oppositions ? Non. Mélange. Fusion. Dès le hall, l'Occident revient puisque les policiers (il y a des policiers) ont des uniformes – assez tristes – en gros drap noir malgré la chaleur. On dirait des uniformes d'occasion. Mais sur tout cela, des visages tellement doux, et qu'illuminent de tels sourires... toujours en Orient, se découvre quelque oasis.

Que faire dans une ville mal occidentalisée ? Le vieux Caire est moins pittoresque que Fès : on dirait la rue Mouffetard avec le soleil en plus. Le Caire moderne moins beau qu'Istanbul. À force d'arpenter les rues, les musées, les bazars, de s'immobiliser dans les mosquées et les églises coptes, on se dit : où sont les dépaysements ? On s'aperçoit alors qu'on les trouve dans les « gens ». Non pas n'importe lesquels ; mais ceux qui se traînent dans la poussière des avenues mal pavées, en plein centre de la ville, hommes, femmes, enfants avec leurs guenilles, au mieux avec leurs pyjamas crasseux et tous psalmodient, prient, chantonnent, demandent l'aumône mais sans insistance. Extraordinaire indifférence de cette misère bariolée, tandis que le soleil tape, que les voitures foncent, que les agents (toujours avec ces uniformes de gros drap noir) dirigent de loin une circulation bruyante, piaillante. Ou plutôt, ils la dirigent de haut : aux carrefours se dressent d'immenses kiosques au sommet desquels ils peuvent tout voir, tranquillement. Grâce aux mendiants, l'ensemble devient pittoresque et acquiert un sens ; à qui la faute si le passé n'a plus d'autres représentants ? Nonchalants, grands yeux noirs levés, loques soudain rejetées : et des jeunes gens ni plus beaux ni plus laids que d'autres plongent dans le Nil.

Un Nil et une fille

Mosquées... certaines, telles des villes, avec des ruelles tortueuses débouchant sur d'immenses cours, bordées de salles rondes où les tapis amortissent l'ombre et la lumière, tout cela à l'intérieur de l'enceinte crénelée. Par les grilles en fer forgé, coup d'œil sur Le Caire, en bas, dans une buée grise. On s'en va ; on longe un cimetière infini où de petites maisons s'entassent les unes près des autres : maisons des morts ? Non. Maisons des vivants : les familles des disparus viennent dans ces maisonnettes passer les « week-ends », montrant ainsi que les morts continuent à faire partie de leur emploi du temps. Les autres jours de la semaine, ce sont les « gardiens » qui habitent ces maisons ; pauvres gardiens en loques, dont les enfants nous entourent, braillent.

Oui, il y a des gardiens. Il y a aussi les fonctionnaires par exemple, ceux qui ôtent vos chaussures à l'entrée des mosquées ; on nous a prévenus : à ces fonctionnaires-là, il faut donner un « bakchich », mais pas aux autres sans doute. Assis à croupetons, pendant des heures, ils officient sans hâte, nouent les cordons des espadrilles dont le port est obligatoire dans les mosquées... Certains ont de belles barbes blanches que nos souliers effleurent. Puis, c'est la nuit. Et je peux m'accouder. Le Nil coule à portée de la main. Des gens passent derrière moi, mais il ne faut surtout pas se retourner : ils s'approcheraient, proposeraient... il ne faut même pas leur jeter un coup d'œil. À mes côtés, voilà une silhouette en galabia et malgré mon air le plus rêveur, les paroles inévitables tombent (en anglais) : « Vous voulez vous promener sur le Nil ? Vous voulez une fille ? » Sans doute peut-on avoir les deux en même temps, mais la lourde chaleur crée une telle fatigue. L'inconnu était prêt à m'énoncer tout un chapelet de propositions. Je suis parti trop tôt.

Jour du départ : non pas pour quitter l'Égypte mais au contraire pour s'y plonger. Nous allons passer la nuit dans le train jusqu'à Louxor. Nous sommes prévenus : c'est un train pour touristes, climatisé, luxueux, etc. et qui s'en va à huit heures du soir. Dès sept heures, nous voici à la gare,

mêlés au va-et-vient des quais et de la rue : gosses en pyjamas qui observent, vieille femme en noir qui s'accroupit sur des marches et nous regarde, immobile, figée ; on sent que rien ne lui fera quitter son poste d'observation, et surtout pas le temps, les heures : elles n'ont aucune prise sur ceux d'ici.

Puis, c'est un soldat qui passe, tirant un prisonnier, triste prisonnier, avec ses menottes, et avec sa démarche, son visage tellement résignés... Le soldat n'est guère plus brillant. Ils auraient pu sans mal échanger leur rôle. Un train s'ébranle et le guide se tourne vers nous : « C'est le train de cinq heures qui s'en va », déclare-t-il avec sérieux. Il est presque huit. Ça promet.

Promesse tenue. Non pas que nous soyons partis en retard. Mais ce train... Il paraît que les rails subissent là-bas un écartement à cause de la chaleur. Ce serait plutôt un écartèlement. Les cahots étaient tels que nous bondissions jusqu'au plafond. Impossible au wagon-restaurant de porter la cuillère à sa bouche, et dans les couchettes il fallait s'agripper pour ne pas être projeté. Après douze heures d'un tel voyage quel bonheur de descendre à la gare de Louxor, et d'atteindre le Nil en calèche, à travers la vieille ville où nous étions le point de mire... Nous sommes sur le fleuve, dans le bateau si bien arrangé, aménagé, qui va pendant une semaine nous mener à Assouan, avec de nombreuses escales. Le Nil vert. En face, c'est le temple de Louxor, immense, inabordable. Nous allons paraît-il le visiter. J'en doute.

Voilà, c'est fait. La visite a eu lieu. Du bateau climatisé, reposant, nous sommes descendus à terre. Cette descente a d'ailleurs consisté à gravir, une fois la passerelle franchie, un abrupt escalier jusqu'au pavé poussiéreux. Et à pied, suivis, devancés, entourés d'Arabes dont chacun proposait quelque chose d'incompréhensible, nous avons abordé le temple. Première étape de ce « flash-back » de quatre mille ans. Là, tout n'est que démesure, calme, immensité. Statue de Ramsès II devant un mur d'enceinte qui la dépasse, en avant d'une forêt de colonnes, de grandes cours découvertes, anciennes salles de réceptions. Tout au bout, le saint des saints, la pièce fermée où ne pénétraient que le Grand-Prêtre et le Pharaon.

L'éternité

Les Arabes nous ont lâchés dès l'entrée du temple. Et nous écoutons les explications du guide indigène. La chaleur est forte. Les énormes colonnes sont toutes incisées d'hiéroglyphes très fins, au tracé subtil et qui racontent « l'autre » vie des pharaons : depuis les offrandes aux Dieux et la momification jusqu'au voyage sur la barque mortuaire vers le Soleil, l'éternité. C'est tout. Mais cela s'étend à travers tout le temple, et défie toute comparaison.

Pourtant on a vu mieux. À trois kilomètres de là se dresse le temple de Karnak, dont les murailles de cent trente mètres de haut sont dépassées par les colonnes que huit bras peuvent à peine encercler. Les chapiteaux sont larges comme des terrasses. On se perd dans le dédale de ces colonnes, des temples annexes, des hiéroglyphes tissés sur tout cela, et de toutes les significations symboliques : les deux sycomores de turquoise qui eux-mêmes symbolisent l'horizon. D'ailleurs le nom du dieu Râ était « Maître de l'Horizon de l'Univers ». Chaque pierre, chaque graphisme symbolise un objet lui-même symbole de tout ce qui est insaisissable. Il y a quatre mille ans il leur fallait ces forteresses, ces colonnes, ce gigantisme, pour contenir ces notions.

Et curieusement rien n'a bougé. Quatre mille ans immobiles. Une courte période d'un réalisme fulgurant : la révolution solaire d'Akhenaton. Mais le gentil Toutankhamon, son fils, a tout remis en ordre. Les prêtres avaient gagné et le rituel. Une petite évolution vers la fin, sous les Ptolémée, lorsqu'on voit Pharaon saisir ses ennemis par les cheveux avant de les massacrer. Cette cruauté de l'époque romaine n'existait pas trois mille ans plus tôt.

L'œil de Sêti

Seule la mort importait. Et les vallées désertiques. Ces deux choses allaient de pair puisque la vallée des Rois est un immense désert truffé de tombeaux. Nous cheminons avec peine au pied d'une colline de sable, nous nous glissons par d'étroites ouvertures : et après le soleil blanc, la chaleur insupportable, nous voici soudain dans une fraîche galerie voûtée, décorée d'hiéroglyphes aux couleurs éclatantes ; et nous commençons à descendre. Un étage, deux, trois. Peu à peu, c'est oppressant. Au cinquième sous-sol, arrêt. Nous sommes dans la chambre centrale du tombeau : celui de Sêti 1^{er}, de la Nouvelle dynastie.

Ne subsistent que les extraordinaires hiéroglyphes racontant la vie, la mort, l'après-mort de ce monarque belliqueux. De tous côtés s'enfoncent des galeries, certaines encore inexplorées... et c'est là le tombeau d'un seul pharaon. Il regorgeait de trésors, de vivres, de barques, en nombre d'autant plus grand que le règne avait été plus long et glorieux. Le tombeau de Toutankhamon, mort à dix-neuf ans n'était rien comparé à celui de Sêti 1^{er}, par exemple. Un œil dessiné sur le mur permettait au pharaon de voir ce qui se passait au dehors. Et tout est du même ordre.

Cette journée torride dans la désertique vallée des Rois, puis dans la vallée des Reines et enfin dans celle des Nobles. La tombe d'un jardinier royal est une véritable oasis, surtout après la piste qui y conduit...

Toutes ces tombes de cinq étages, ces quasi gratte-ciel à l'envers, frais et oppressants, noirs, mais avec d'éclatants coloris, et lorsqu'on en sort, toujours ce grouillement de vieillards, de petites filles, mendiant ou proposant des « choses »... ils viennent à travers ce désert.

Faut-il parler des autres temples ? Abydos, Edfou, etc., au bord du Nil où déjà à moitié submergé par lui ? Des fleurs de l'île Éléphantine ? De la sucrerie « modèle » où les femmes, dans une chaleur de quarante-cinq degrés travaillent pour vingt-cinq piastres par jour ! Des descriptions que nous fait une religieuse de rencontre sur les mœurs familiales ? Les musulmans et les coptes se détestent, mais si une de leur fille a « fauté », ils s'entendent pour lui trancher la tête.

La religieuse, obligée d'assister, un soir à ce spectacle (sinon ils la menaçaient de démolir sa camionnette) put donc voir la jeune fille assise seule au milieu de la pièce, puis un de ses frères bondir sur elle, plaquer une chaussure sur son visage, et avec un couteau... Cela se passait au bord du Nil qui charrie les restes, et dans lequel les habitants se lavent, se « libèrent », puis ils en ramènent des seaux chez eux, pour la boisson. Et ce, malgré l'eau courante que le gouvernement a installé par-ci par-là. La seule eau courante est l'eau du Nil.

Même pas pour boire un verre

On est loin du Caire, du centre « splendide », mais où j'ai vu des policiers maltraiter un jeune ânier, lequel suppliait, pleurait, baisait les grosses mains du flic...

Pourquoi ? Et pourquoi près du Caire, en plein désert, ces immenses tombes de marbre alignées à dix mètres sous terre et où reposent les bœufs sacrés mis là il y a quatre mille ans ? Quels sont les rapports entre cette culture et ce peuple ?

Je l'ai demandé à un haut fonctionnaire qui me recevait dans son grand bureau du quartier des Ambassades. Et j'ai été vite renseigné : les vingt-cinq maisons de la culture – plus qu'en France, non ? – créées par le gouvernement, restent vides. Inconnues. « Si les gens y venaient au moins pour boire un verre ! », soupire mon aimable interlocuteur. Mais même pas. Ils ne viennent même pas pour y boire un verre. Pendant notre conversation, des hommes, bien habillés, entraînent sans frapper et repartaient en emportant quelque chose : une chaise, une lampe. À un moment donné ils se sont même mis à deux pour emporter une table. Le haut fonctionnaire s'est fâché et il y eut un échange de propos très vifs.

Quelques minutes plus tard la porte s'ouvrait à nouveau : mais cette fois ils n'ont rien emporté. D'ailleurs, il ne restait plus dans la pièce que les deux chaises et le bureau. À la rigueur, le fonctionnaire et moi. Et les maisons de la culture sont vides également.

Le quartier des Ambassades, au Caire... un fouillis de jardins tropicaux, de ruelles sans trottoirs, de villas et d'immeubles 1900.

Il y a sans doute des ambassadeurs dans ce quartier des Ambassades : mais on ne les voit pas. Par contre, on voit des nuées de balayeurs, frotteurs, concierges. Pendant que l'un nettoie avec amour un petit bout d'une grande porte, les autres allongés sur les maigres trottoirs, chantonnent, rêvent. Confusément on les sent fiers de nettoyer le quartier des Ambassades.

Le soleil tape, les transistors brailent, et puis cette poussière... Un mendiant traverse, tend la main : son regard est un gouffre d'angoisse et de supplication. Je lui donne un peu de monnaie et il s'incline. Soudain un chameau débouche d'un coin de rue, majestueux, avec le chamelier tout en haut : c'est peut-être un ambassadeur ?

L'aumône... comment peut-on la « faire » alors que nulle part on ne vous rend la monnaie ? Même dans les banques : tout ce qui est en dessous d'une livre est rendu, en timbres. Mais si l'on espère acheter ces mêmes timbres, il faut déchanter, évidemment. J'ai eu de quoi écrire beaucoup de lettres en Égypte. Mais à qui ?

Que de choses oubliées : les Pyramides (c'est impardonnable), le barrage d'Assouan : j'y pense en roulant vers l'aérodrome d'où l'on doit s'envoler vers Paris.

Mais peu à peu notre attention est accaparée par les impeccables casernes qui longent les quinze kilomètres d'autoroute. Fleuries, joyeuses, propres, plus belles (presque) que leurs grands palaces où l'on est servi comme dans une caserne.

C'était juste la veille des événements que vous savez. Ou peut-être était-ce le lendemain...

Combat, n° 7149, 20 juillet 1967, p. 8-9.